



**HAL**  
open science

# L'expression du sacré chez Paul Claudel, Jean-Paul Sartre, Pier Paolo Pasolini et Dario Fo à la lumière de la figure du Grand Inquisiteur de Dostoïevski

Ariane Loraschi

► **To cite this version:**

Ariane Loraschi. L'expression du sacré chez Paul Claudel, Jean-Paul Sartre, Pier Paolo Pasolini et Dario Fo à la lumière de la figure du Grand Inquisiteur de Dostoïevski. Rencontre doctorale annuelle entre les universités de Freiburg, Zurich et Strasbourg, Dec 2018, Zurich, Suisse. hal-02974592

**HAL Id: hal-02974592**

**<https://hal.science/hal-02974592v1>**

Submitted on 23 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**L'expression du sacré chez Paul Claudel, Jean-Paul Sartre, Pier Paolo Pasolini et Dario Fo à la lumière de la figure du Grand Inquisiteur de Dostoïevski**

À travers une thèse portant sur « *Le spectacle du sacré : confrontation, tensions, subversion ? Les cas de Claudel, Sartre, Pasolini et Fo* » je souhaite m'intéresser à la façon dont la parole divine au sens large a été matérialisée par des auteurs qui chacun ont eu des façons très personnelles d'envisager le sacré, qu'il s'agisse de Paul Claudel, qui n'a jamais caché son profond attachement à la religion catholique, de Jean-Paul Sartre, dont le rapport à la croyance se traduit par l'élaboration d'une doctrine philosophique qui exclut toute forme de transcendance et de croyance religieuse, de Pasolini, contre-type moral s'étant toujours présenté comme étant laïque et non-chrétien (mais croyant), ou encore de Dario Fo, profondément athée, anticlérical, et connu pour ses engagements libertaires.

Une des particularités du sacré, c'est qu'il ne se définit pas ; il se ressent : manifestation des grâces invisibles évoquant la présence d'une forme de transcendance, le sacré est par essence impénétrable au regard relève de l'intangible et de l'innommable. Du sacré, Mircea Eliade disait que c'était une notion de l'ordre de l'asymptote, soulignant ainsi son caractère insaisissable. Un tour d'horizon de l'histoire du mot autour des travaux de Benveniste et Agamben notamment, souligne effectivement l'existence d'un entre-deux concernant le sens du mot sacré.

À travers ce flou sémantique propice à un interstice fécond, à travers la diversité des auteurs étudiés, l'idée est de travailler sur les résonances de cette notion prenant sens justement dans une zone d'incertitude, de chercher l'endroit où les parallèles se rejoignent, où les voix dissonantes font écho, retentissent et répercutent l'idée de sacré, au-delà des frontières, quelles qu'elles soient. Car ces frontières, ne sont pas uniquement géographiques, ou idéologiques : ces auteurs écrivent aussi dans des contextes économiques, politiques, sociologiques et diplomatiques différents.

Au stade actuel de ma réflexion se dessine un invariant qui relierait toutes ces représentations du sacré entre elles : toutes ont en commun d'avoir été créées dans une période de crise et un contexte liberticide, qu'il s'agisse de la captivité de Sartre pour *Bariona* (Ba), du contexte répressif du régime de Vichy pour *Le Soulier de Satin* (So) et *Les Mouches* (Mo), ou encore, pour *L'Évangile selon Saint Matthieu*, *Théorème*, et *Mystère Bouffe* (MyB), de l'Italie des années démocrates-chrétiennes, préludes aux années de plomb et durant lesquelles l'« Article 21 » menaçait toute liberté d'expression, confrontant par exemple le

court métrage de Pasolini, *La Ricotta*, à une mise sous scellé. Outre le caractère coercitif de l'époque, la question philosophique de la liberté est elle aussi au cœur même des œuvres de mon corpus.

À travers un faisceau d'interprétations faisant refléter le caractère polymorphe du sacré, ces œuvres questionnent notre rapport à la liberté et par prolongement, nous rendent attentifs aux appropriations dont cet élan vers l'absolu peut être l'objet. Dans cette perspective, au regard de ce lien entre résonances voire appropriations de l'idée du sacré et liberté, une figure référentielle émerge, une figure qui, par le biais du sacré, et au nom du bien-être de l'être humain, propose de faire vivre l'homme dans la servitude. Parce que selon lui, l'amour et la liberté offerte par Dieu aux êtres humains ne pourrait qu'engendrer des souffrances insupportables, il envisage de contraindre ces hommes et ces femmes par les trois seules forces qui peuvent selon lui solutionner les besoins de la nature humaine : le miracle, le mystère et l'autorité. Cette figure, c'est celle du Grand Inquisiteur de Dostoïevski, qui, lui, voit dans le sacré un moyen de soustraire à l'homme une liberté qui lui pèse et qu'il ne peut pas assumer.

Cette duplicité interprétative de la notion de sacré et les métamorphoses dont elle peut être l'objet étant au cœur de la problématique de mon sujet de thèse, c'est cet éclairage de la figure du Grand Inquisiteur sur mon corpus que je propose de présenter aujourd'hui, à travers les trois axes qui rayonnent dans chaque œuvre, la question de la liberté, la présentation de la figure du Christ, et la mise en scène du sacré comme expression de tensions théologico-politiques.

## **I. La question de la liberté à travers l'expression du sacré**

Le grand Inquisiteur part du principe que les hommes ont besoin de s'incliner devant une valeur douée d'un caractère universel et incontesté, et donc qu'ils ne sont pas capables de réaliser le projet d'un Dieu rejetant tout élément contraignant la conscience humaine. Dans cette perspective, il propose d'alléger l'être humain d'un fardeau qu'il ne peut pas supporter – la liberté - en lui offrant comme bien-être terrestre la figure d'un maître devant qui se prosterner, faisant figure d'autorité et donc de gardien de leur conscience.

Certes la question de la liberté est traitée différemment chez Claudel, Sartre et Fo, mais néanmoins dans tous les cas, il s'agit d'une liberté difficile à assumer. Chez Sartre, la mise en valeur du *fatum* antique à travers la réécriture d'une tragédie grecque est bien là pour rappeler la difficulté de l'être humain à échapper à sa destinée. Dans *Les Mouches*, Jupiter tente ainsi de décourager Oreste de sa volonté d'être libre, avec une rhétorique semblable à

celle du Grand Inquisiteur. Il décrit un Oreste en souffrance, « pâle », angoissé, « rongé par un mal inhumain » et essaye de le raccrocher à son emprise qui est celle du remord en lui disant que lui, Jupiter, est « l'oubli » et le « repos » (Mo 65). Chez Claudel, la liberté est aussi synonyme de souffrance, surtout parce qu'elle est tentation. Ainsi Prouhèze exprime-t-elle à différents interlocuteurs son besoin d'être protégée d'un désir qui lui fait peur : à la Vierge protectrice, tout d'abord à qui elle donne sa mule pour dira-t-elle « s'élancer vers le mal avec un pied boiteux » (So 976) ; à Don Balthazar ensuite, en mettant sa liberté entre les mains de celui-ci, faisant de lui un véritable gardien de son corps. Et quand bien même elle parvient à échapper physiquement à la vigilance de Balthazar ainsi qu'à la protection de la Vierge et se croit libre, c'est l'ange, gardien de sa conscience, qui la contraint, sans user de la force, si ce n'est celle du remord, ce même remord auquel s'oppose Oreste par ailleurs.

Ce besoin d'être protégé d'un désir coupable – au point d'en faire indirectement le titre de sa pièce - entre chez Claudel dans un projet divin : Dieu serait garant d'un certain ordre empêchant un désir facteur de discordances existentielles. En revanche, si Dieu protège les personnages de Claudel contre eux-mêmes, c'est un Dieu désarmé par la liberté de l'homme que présente Sartre. Jupiter le sait : « Le secret douloureux des dieux et des rois : c'est que les hommes sont libres » (Mo 48). Et si Oreste représente un danger, c'est bien parce qu'il sait qu'il est libre.

Qu'il s'agisse d'une femme en proie à son désir mais aussi à son destin et mise sous la protection d'un ange gardien et d'une vierge protectrice, ou, à l'inverse d'un jeune homme échappant à la destinée des Atrides et réalisant « [son] acte » (Mo 53) en s'opposant à Jupiter, toutes ces figures ou expressions du sacré sont support à évoquer des conceptions bien personnelles de la liberté. Paul Claudel exprime ainsi par le biais de Prouhèze en proie au désir les craintes à attendre d'une liberté qui l'y exposerait, et présente ses personnages comme étant des marionnettes d'un Dieu tout puissant, tandis que Sartre réécrit une tragédie paradoxalement pour mieux souligner la liberté absolue de l'homme, une liberté présentée par Dostoïevski à travers le Grand Inquisiteur comme n'étant qu'une illusion de Dieu, à l'image de la conception que l'Église catholique a pu entretenir pour survivre.

## II. Mise en scène de la figure christique à travers la représentation du sacré

Dans la légende du Grand Inquisiteur, Dostoïevski confronte en pleine inquisition Jésus et le grand Inquisiteur ; cette confrontation n'est pas une discussion, puisque le vieillard parle, face à un Jésus silencieux de bout en bout. Pour amener son propos, le Grand Inquisiteur fait référence aux trois tentations de Jésus dans désert : la tentation du pain avec la transformation des pierres en pain, la tentation de mettre le seigneur à l'épreuve en se jetant du haut du temple, et la tentation de se prosterner aux pieds de Satan et de l'adorer pour que celui-ci offre à Jésus tous les royaumes. Résistant à ces tentations, Jésus préfère se nourrir de la parole de Dieu plutôt que de pain, refuse de mettre le Seigneur à l'épreuve, et de rendre un culte à Satan. En évoquant ces trois tentations et en interprétant les choix de Jésus, Dostoïevski met en scène un Christ marquant son rejet du pouvoir. Et c'est bien par le biais du Grand Inquisiteur qu'il y parvient, mettant en lumière, par cette confrontation, la liberté de conscience dont a fait preuve le Christ, et soulignant par le fait la liberté que Dieu a offert aux hommes. En effet, la tentation du pain pose la question du lien entre biens matériels et liberté, celle du temple met en perspective les principes du miraculeux face aux possibilités de l'homme, et la dernière interroge sur la sincérité d'une foi contrainte. La figure du Christ est donc centrale pour donner du relief aux propos du Grand Inquisiteur, tout comme elle l'est, on va le voir, dans les œuvres du corpus. Et comme pour le sacré, elle est présentée à travers des prismes différents, voire utilisée à diverses fins. Deux présentations du Christ se dégagent : un Christ révolutionnaire chez Sartre, Pasolini et Fo et, fait d'autant plus intéressant qu'il montre bien le caractère malléable de la figure du Christ, toujours chez Pasolini, mais à travers une autre mise en scène, un Christ qu'on pourrait voir comme étant défiguré à l'image du peuple dans *La Ricotta*. Mais dans tous les cas, c'est face à un Christ silencieux que nous nous trouvons, une sorte de miroir qui, à travers son humanité, reflète d'autant mieux l'inhumanité qui l'entourne. Si le Christ du Grand Inquisiteur ne parle pas, c'est bien pour enfermer le vieillard dans un discours finalement stérile ; le Christ de *Bariona* révèle lui la nécessité de la révolte, la Passion de Stracci dans *La Ricotta* montre l'inhumanité d'une société dont les valeurs n'ont plus rien à voir avec les valeurs chrétiennes. Quant au message transmis par le Christ chez Pasolini, Sartre ou Fo, ce qu'il révèle s'inscrit en opposition avec l'institution ecclésiale. Si le Christ est sacré dans *Bariona*, c'est parce qu'il engendre la révolte. Le Christ de *L'Évangile* est bien un Christ révolutionnaire, et celui de Fo, hurlant joyeusement « Enquiquinez tout le monde et faites la fête » (MyB 71), s'inscrit en contradiction totale avec les préceptes ou valeurs véhiculés par l'Église catholique.

Tout se passe donc comme si la représentation du sacré permettait à nos auteurs une liberté dans la présentation de la figure christique, qu'il s'agisse chez Sartre de l'incarnation d'une figure de la révolte, ou bien chez Pasolini ou Dario Fo, d'être support à des irrévérences figuratives.

### III. La mise en scène du sacré comme expression de tensions théologico-politiques

Dostoïevski situe sa légende au XVI<sup>ème</sup> siècle et fait dire au Grand Inquisiteur s'adressant à Jésus : « [...] *nous ne sommes plus avec Toi mais avec lui depuis huit siècles. Voilà exactement huit siècles que nous avons pris de lui ce que, Toi, Tu avais rejeté avec indignation, ce dernier don qu'Il t'avait proposé en Te montrant tous les royaumes terrestres* »<sup>1</sup>. En plaçant ces propos dans la bouche du vieillard et en situant l'action évoquée sous le règne de Charlemagne, Dostoïevski fait référence au césaropapisme<sup>2</sup> et à l'intégration dans le credo romain du Filioque<sup>3</sup> qui renforce Jésus dans son caractère divin<sup>4</sup>. En laissant sous-entendre un des points de désaccord qui sera prélude au schisme de 1054, Dostoïevski inscrit la légende du Grand Inquisiteur au cœur même des divergences entre l'Église orthodoxe et l'Église romaine<sup>5</sup>, faisant ainsi de la mise en scène du sacré un support à l'expression de tensions théologico-politiques. Or, le rapport de l'Église au pouvoir, à l'autorité, à la liberté, et au mystère est bien au cœur même des préoccupations de l'œuvre de Pasolini et Fo. Alors que le Grand Inquisiteur, qualifie l'homme d'être faible, rebelle, débile, pervers, insignifiant et vil, il est par contre intéressant de noter que c'est justement les vilains que Dario Fo réhabilite dans *Mystère Bouffe*, des « vilains » qui occupèrent une place centrale dans la vie de Jésus et que l'histoire de la chrétienté a délibérément exclue. Car *Mystère Bouffe*, c'est bien la mise en scène d'une Passion racontée par le peuple et pour le peuple, afin de dénoncer l'oppression des classes dominantes. En revanche, dans *La Ricotta* de Pasolini, la perspective est inversée. Ce n'est pas le peuple, mais bien la bourgeoisie qui est qualifiée

---

1 DOSTOÏEVSKI, Fédor, *Les Frères Karamazov*, (trad. André Markowicz), Paris, Babel, 2002 (pour la traduction française), p. 464-465.

2 Intervention des empereurs dans les affaires religieuses : le Pape Léon III accusé de simonie (achat, vente de biens spirituels, de sacrements, de postes hiérarchiques ou de charges ecclésiastiques), de parjure et d'adultère doit son Salut à la Cour de Charlemagne ; or, c'est lui qui couronnera Charlemagne en le proclamant « imperator Augustus ». Ainsi renverse-t-il la situation en se donnant le droit d'investir l'Empereur, sous-entendant la supériorité de l'Église sur l'Empire, et créant un nouvel empire Chrétien concurrent de celui qui existe depuis des siècles à Constantinople. C'est bien ce lien entre le sacerdoce et l'Empire qui signe l'institutionnalisation finale du christianisme roman, et met en évidence le lien entre pouvoir politique, liberté et sacré, perçu comme un pacte avec le diable.

3 Modification du texte du crédo Chrétien indiquant que le St Esprit procède du Père et du « Fils ».

4 En 809, Charlemagne oblige le pape Léon III à intégrer le Filioque dans le crédo chrétien.

d'ignorante, ou le journaliste, d'« homme médiocre », le peuple étant, lui, le reflet du Christ défiguré et martyrisé à l'image du sous-prolétariat sacrifié au pouvoir de la société de consommation. En procédant à une mise en abîme de la Passion - réelle de Stracci - dans la Passion, Pasolini révèle par métaphore le mouvement d'humiliation de la figure christique confondue alors avec le mouvement d'élévation du sous-prolétaire, traduisant ainsi sa vision épico-religieuse sur le monde des pauvres. Dès lors, sous-prolétaire et Christ se confondent au sein d'une même figure syncrétique : le vrai martyr, c'est bien la figure du sous-prolétaire sacrifié par le pouvoir du néo-libéralisme ; en montrant Stracci enlisé dans une réalité sociale qui le contraint à la mort, Pasolini dénonce le catholicisme purement formel de la bourgeoisie romaine restant indifférent à la souffrance et la misère qui sévissent autour de lui.

Cette société de consommation que dénonce Pasolini, c'est celle qui pose la question du pain, une question centrale dans la légende du Grand Inquisiteur puisque le vieillard part du principe que l'obéissance s'achète au prix du pain. Les biens matériels assureraient ainsi l'asservissement de l'homme et permettraient d'asseoir le pouvoir des puissants. La question du pain est doublement intéressante car elle est traitée différemment par Pasolini et par Fo, qui, pourtant ont en commun d'être incroyants et de mettre à mal l'institution ecclésiastique<sup>6</sup>. Chez Pasolini, la frénésie de biens matériels est synonyme de mort du sacré, et, alors que le Grand Inquisiteur évoque le besoin qu'a l'homme d'une vénération commune<sup>7</sup>, Pasolini déplore ce qu'il appelle le « rite de la consommation » dans une société industrielle complètement désacralisée et qui n'a plus de religieux que le signe. Chez Dario Fo, la perspective est toute autre et c'est sur le pain céleste que la focale est mise puisque les biens matériels sont matière à dénoncer le pouvoir de l'Église et des puissants, un pouvoir qui tient uniquement au fait de faire accepter au peuple la misère ici-bas dans la promesse d'un salut au-delà.

---

<sup>6</sup> *Les Frères Karamazov* p. 456 : « C'est au nom du pain terrestre que l'esprit de la terre se lèvera contre toi ».

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.459 : « et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même au moment où, dans ce monde, les dieux aussi disparaîtront : ils se prosterneront devant des idoles, de toute façon. »

## CONCLUSION

Si, échappant à tout dogmatisme, la mise en scène du sacré et la présentation de la figure du Christ ont permis à Claudel, Sartre, Pasolini et Fo d'incarner leur propre posture idéologique, la figure du Grand Inquisiteur agit, elle, telle un catalyseur, comme une figure référentielle à travers laquelle chacun des auteurs a inscrit son rapport au monde, que ce soit directement, à l'image de Claudel, qui s'y réfère dans sa correspondance avec Gide<sup>8</sup>, et soutient le Grand Inquisiteur, ou indirectement pour Sartre, Fo ou Pasolini : ainsi l'auteur des *Mouches* fustige-t-il la conception d'un homme ayant besoin d'un directeur de conscience pour vivre, s'insurgeant à travers son œuvre contre l'idée d'un homme aliéné par la crainte d'une autorité absolue. Fo quant à lui dénonce le pouvoir d'une Église proche des puissants et tenant l'essentiel de son emprise sur le peuple par la question du Salut. Mais c'est dans l'œuvre de Pasolini, d'ailleurs souvent qualifié d'hérétique, que le discours du Grand Inquisiteur résonne le plus. Si Sartre combat les idées véhiculées dans la légende de Dostoïevski, si Fo les dénonce, si Claudel s'en empare, tout se passe comme si Pasolini allait plus loin dans l'analyse du sacré, et dans son rapport au miracle, au mystère et à l'autorité, puisque l'ensemble de son œuvre est construite sur ce lien qu'il établit entre la naissance d'une société industrielle tournée vers le profit matériel, l'émergence d'une Église asservie au capital et la mort du sacré. En 1968, dans la rubrique qu'il tenait dans l'hebdomadaire « Tempo »<sup>9</sup>, c'est bien le terme « schisme » qu'il emploie pour évoquer cette division de l'Église catholique qu'il dénonce en décrivant d'une part un premier « tronçon » au sein duquel resterait seulement la foi et l'espérance, et qui serait je cite les deux forces « informes et aveugles du pouvoir », alors que dans le second, resterait la foi et l'espérance avec la charité, une charité qu'il qualifie de conquête *libre* et qu'il analyse comme je cite un rapport *réel* avec la réalité. Ainsi en détournant la rhétorique du Grand Inquisiteur, Pasolini déplore une société gagnée de façon irréversible par un matérialisme dévastateur ayant déjà transformé femmes et hommes en esclaves d'un miracle réalisé par le rite de la consommation dans un monde désacralisé, à l'intérieur duquel les idoles du grand Inquisiteur ne sont effectivement plus Dieu mais les produits d'une société de marché.

---

<sup>8</sup> « Il n'y a pas de Christ russe ou anglais ou allemand, mais un Christ *catholique*, dans une église qui n'est exclusive que parce qu'elle est universelle et dans une vérité qui n'est intransigeante que parce qu'elle est totale.[...] Celui-ci (le grand inquisiteur) a absolument raison contre ce faux Christ qui vient déranger par une intervention ignorante et orgueilleuse l'ordre magnifique de la Rédemption. [...] il est un pseudo-Christ et un *dissipateur*. Il est amusant de voir un Russe reprocher à l'Église catholique ses appétits de domination temporelle. », Lettre de Claudel à Gide, 30 juillet 1908, in *Correspondance Paul Claudel – André Gide (1899 – 1926)*, Paris, Gallimard, 1949, 399p.

<sup>9</sup> PASOLINI, Pier Paolo, *Le Chaos*, Paris, R&N Éditions, 2018, p. 124.